bestimmt unterschieden haben muß wie von der der Dialogpartieen, gerade um dieser besonderen Vortragsweise willen schon früh der naheliegende Name der Parodoi aufgekommen sein wird.

Es sollte mir lieb sein, wenn ich durch Vorstehendes Hrn. Ascherson veranlassen könnte, bei seinen Untersuchungen über das so dankbare Gebiet der Technik des Drama's nicht von Begriffen einer im Voraus festgestellten Terminologie auszugehen, die, wenn sie als normgebend gelten sollen, nur die Wirkung haben können den Blick für die lebendige Mannigfaltigkeit und künstlerische Freiheit der Dichterthätigkeit zu verengen. Kann er sich demzufolge entschließen diese Terminologie nicht mehr als ein unentbehrliches Recept für den praktischen Gebrauch anzusehen, so wird es ihm um so leichter werden sie selbst auf dem historischen Wege zu behandeln, der allein zum Ziele zu führen vermag. Daß er dazu im Stande ist, zeigt seine vollkommen methodisch angelegte kurze Ausführung über die Exodos auf S. 447. 448. Hiermit soll freilich noch keine Zustimmung zu ihrem Schlußresultat ausgedrückt sein. Denn eine Definition braucht deßhalb durchaus nicht älter zu sein als eine andere, weil sie von einer älteren Erscheinung ausgeht; und sollte Hr. A. im Ernst die Formulirung *ἔξοδός ἐστι τὸ ἐπὶ τέλει λεγόμενον τοῦ χοροῦ* in eine Zeit hinaufrücken wollen, in welcher die Kunst des Definirens noch in den Windeln lag?

Bonn, im Februar 1863.

Leopold Schmidt.

Zur Beurtheilung Cicero's.

A M. Frédéric Ritschl à Bonn.

. . . . . Ne croyez vous pas, Monsieur, que, sous le titre de *'habent sua fata libelli'*, il y aurait à ajouter un chapitre aussi instructif qu'intéressant à l'histoire de la littérature savante, pourvu qu'on lui donnât à peu près les développements suivants: *'habent sua fata libelli, habent placita philosophorum, habent opiniones philologorum, habent judicia historicorum'*? Ce chapitre énumérerait, entre autres faits, les pressentiments quasi intuitifs qui, transformant certains auteurs en prophètes, leur ont fait annoncer l'apparition de nouvelles connaissances et entrevoir de lumineuses considérations qu'une époque ultérieure se réservait d'émettre dans toute leur évidence et de faire prévaloir.

C'est ainsi que Frédéric Auguste Wolf eut, à son insu, pour précurseur le profond penseur Giambattista Vico, et que notre judicieux historien Beaufort fut celui de votre grand Niebuhr. On sait le joli mot dont Wolf se servit pour

caractériser le rapport qui existait entre ses idées et celles de Vico. A son grand étonnement il aurait découvert, dit il, et cela bien des années plus tard, que le résultat de ses recherches méthodiques sur l'origine et la destinée des poèmes homériques avait été, antérieurement, comme vu en rêve par le savant Italien, si méconnu de son temps. Niebuhr, lui aussi, lorsqu'il mettait en doute, avec tant d'érudition et d'énergie, l'authenticité de l'histoire des premiers temps de Rome, n'avait, ce qui est plus frappant encore et à peu près incroyable, aucune connaissance des idées si analogues que son prédécesseur français Beaufort avait émises sur le même sujet, idées dont il restait toutefois à tirer les conséquences et dont il fallait faire une juste application.

Permettez moi, Monsieur, d'ajouter au *Wolfius ante Wolfium,* au *Niebuhrius ante Niebuhrium,* un troisième auteur probablement moins connu en Allemagne qui leur peut servir de pendant, bien qu'à vrai dire, l'intérêt scientifique qui se rattache à ce que je vais proposer soit circonscrit dans des limites beaucoup plus restreintes, et qu'il ne puisse assurément revendiquer la portée des deux illustres exemples que je viens de citer. Ce troisième auteur serait un *Mommsenus ante Mommsenum*, en ce qui concerne la critique de l'historien contemporain sur le grand orateur romain; critique qui, par son style âcre, tranchant et par trop mordant, a si fort échauffé la bile des philologues et des maîtres d'école de l'Allemagne. Censeur plus indulgent et plus humain, et par cela même plus juste, ce *Mommsenus ante Mommsenum* est un spirituel Italien, Napolitain comme Vico. Il avait déjà, il y a près d'un siècle, exercé sur Cicéron une critique aussi exempte de tout préjugé traditionnel que celle de Mommsen. C'est vous citer l'Abbé Ferdinand Galiani, et sa lettre du 20. juillet 1771, à son illustre amie, Madame d'Épinay. Cette lettre fait partie d'un recueil des plus intéressants, riche de pensées et pétillant d'esprit, intitulé: *Correspondance inédite de l'Abbé F. Galiani, conseiller du roi de Naples . . . . . édition imprimée sur le manuscrit autographe de l'auteur . . .* (Paris 1818), p. 295 du 1er volume.

Peut-être trouverez vous, Monsieur, que le passage en question n'est pas tout-à-fait indigne de figurer dans les *Miscellanées* de votre si remarquable journal philologique? Tout en ne partageant peut-être pas l'opinion et les idées de l'auteur sur la situation politique de Rome, à l'époque où vivait Cicéron, et sur sa position personnelle dans la république, vos lecteurs seront certainement fascinés par les fins aperçus de Galiani, exprimés avec tant de franchise, et par la peinture si vivante qu'il nous fait du célèbre orateur.

Du reste, j'ajouterai simplement que ce portrait fut esquissé à l'occasion d'une attaque virulente dirigée contre Cicéron par le pamphlétaire Linguet, attaque à laquelle Voltaire répondit, dans le Dictionnaire philosophique, par un plaidoyer éloquent, mais outré, et tout à la louange de Cicéron.

Ci-joint l'extrait de la lettre de Galiani.

. . . . . 'Vous voulez avoir une lettre de moi, et savoir à quoi vous en tenir au juste sur le compte de Cicéron. Le voici donc: on peut regarder Cicéron comme littérateur, comme philosophe et comme un homme d'état. Il a été un des plus grands littérateurs qui aient jamais existé. Il savait tout ce qu'on savait de son temps, excepté les géométries et autres sciences de ce genre. Il était médiocre philosophe, car il savait tout ce que les Grecs avaient pensé, et le rendait avec une clarté admirable; mais il ne pensait rien, et n'avait pas la force de rien imaginer. Il eut l'adresse et le bonheur d'être le premier à rendre, en langue latine, les pensées des Grecs, et cela le fit lire et admirer par ses compatriotes. C'est ce qui a fait faire à Voltaire plus de bruit que Bochart, Bossuet, Huet, le Clerc, Hammond, Grotius, etc. Ils ont dit en latin, sur la Bible, tout ce que Voltaire a expliqué en français: on ignore ceux-là; on ne parle que de lui. Comme homme d'état, Cicéron, étant d'une basse extraction, et voulant parvenir, aurait dû se jeter dans le parti de *l'opposition,* ou de la chambre basse, ou du peuple, si vous voulez. Cela lui était d'autant plus aisé, que Marius, fondateur de ce parti, était de son pays. Il en fut même tenté, car il débuta par attaquer Sylla, et se lier d'amitié avec les gens du parti de l'opposition, à la tête desquels, après la mort de Marius, étaient Clodius, Catilina, César. Mais le parti des grands avait besoin d'un jurisconsulte et d'un savant; car les grands seigneurs, en général, ne savent ni lire ni écrire. Il sentit donc qu'on aurait plus besoin de lui dans le parti des grands, et qu'il y jouerait un rôle plus brillant. Il s'y jeta, et dès-lors on vit un *nouveau parvenu* mêlé avec les patriciens. Figurez-vous donc en Angleterre un avocat dont la cour a besoin pour en faire un chancelier, et qui suit par conséquent le parti du ministère. Cicéron brilla donc à côté de Pompée, etc., toutes les fois qu'il était question de choses de jurisprudence; mais il lui manquait la naissance, les richesses; et surtout, n'étant pas homme de guerre, il jouait de ce côté-là un rôle subalterne. D'ailleurs, par inclination naturelle, il aimait le parti de César, et il était fatigué de la morgue des grands, qui lui faisaient sentir souvent la grandeur des bienfaits dont on l'avait comblé. Il n'était pas pusillanime, il était incertain. Il

ne défendait pas des scélérats, il défendait les gens de son parti, qui ne valaient guère mieux que ceux du parti contraire. L'affaire de Catilina était grave, car elle tenait à la chaîne d'un grand parti. Aucune affaire de Whigs n'est jamais petite en Angleterre; elle est ridicule à Paris. Son éloquence n'était point vénale, non plus que celle de M. Pitt; elle était celle de son parti. Enfin, Dieu ne permit pas qu'un de ses cliens l'assassinât; car Dieu ne permet point, il fait, et fait toujours ce que bon lui semble. Voltaire se moque de nous quand il parle du gouvernement de Cilicie de Cicéron. Il n'y a rien qui ressemble tant au gouvernement de Sancho-Pança dans l'île de Barataria. C'était une affaire de cabale pour le faire parvenir à l'honneur du triomphe; comme les exploits de M. de Soubise n'étaient que pour le faire parvenir au bâton de maréchal. Cependant Cicéron le manqua, et son ami Caton s'y opposa le premier. Il ne voulait pas prostituer tout-à-fait un homme déjà trop avili; et, d'ailleurs, Cicéron n'était pas d'une naissance à comparer à la maison de Rohan. Pour les vertus de Cicéron, on n'en sait rien: il ne gouverna jamais. Pour ce qui est de son mérite d'avoir ouvert les portes de Rome à la philosophie, il est bon de dire que le parti de l'opposition était un parti d'incrédules; car les évêques (c'est-à-dire les augures, les pontifes, etc.) étaient tous lords et patriciens. Ainsi le parti de l'opposition attaquait la religion, et Lucrèce avait écrit son poëme avant Cicéron. Le parti des grands soutenait la religion: ainsi Cicéron, qui dans son cœur penchait du côté de l'opposition, était incrédule en cachette, et n'osait pas le paraître. Lorsque le parti de César triompha, il se montra plus à découvert, et sans en rougir. Mais ce n'est pas à lui qu'on doit la fondation de l'incrédulité païenne, qu'ils appelaient *sophie,* sagesse, c'est au parti de César. Les applaudissemens que la postérité a donnés à Cicéron viennent de ce qu'il suivit le parti contraire à celui que la cruauté des empereurs rendit odieux. En voilà assez sur Cicéron'.....

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

A. de S.

An Herrn A. de S.

Wie gern die Redaction Ihrem pikanten Beitrag die Spalten ihres Blattes geöffnet hat, ersehen Sie aus dem schnellen Abdruck desselben. Etwaige Einwendungen in der Sache zu machen kann sie nicht ihres Amtes finden; nur eine untergeordnete Bemerkung von einigem bibliographischen Interesse wollen Sie ihr gestatten.